

LE FAUX COMTE DE SAINTE-HELENE.

Le 18 octobre 1800, un homme d'une intelligence et d'une audace peu ordinaires était condamné par le tribunal criminel du département de la Seine, à quatorze années de travaux forcés, pour différents vols commis de nuit dans des maisons habitées, à l'aide d'effraction et de fausses clefs. Cet homme se nommait Pierre Coignard; cinq ans plus tard, malgré la surveillance la plus active, ce même homme s'échappait du bagne de Toulon, où il était retenu. Dans la nuit qui suivit son évasion, il s'embarqua sur un petit navire espagnol qui se rendait en Catalogne; où il aborda peu de temps après. Son étoile le dirigea vers une petite ville, non loin de la côte, et lui fit faire connaissance de la fille Maria Rosa, qui avait été au service du comte de Pontis de Sainte-Hélène, émigré français, mort depuis peu de temps.

Le comte était d'une ancienne et noble famille des environs de Soissons; il avait quitté de bonne heure la France pour aller prendre du service dans les armées du roi d'Espagne; il avait été envoyé dans l'Amérique méridionale, et s'était particulièrement distingué à l'affaire de Buénos Ayres. Il possédait les plus beaux états de service et jouissait d'une grande réputation de courage et d'honneur. Sa santé l'ayant forcé de quitter l'Amérique il revint en Espagne afin de demander à être incorporé dans un corps sédentaire; mais la mort le surprit bientôt, loin de son pays et de sa famille, ayant perdu tous ses biens et ne possédant pour toute fortune que son épée. Il avait reçu pendant le cours de sa maladie et jusqu'à son dernier soupir, les soins empressés de Maria, à laquelle il avait laissé, par reconnaissance, le peu qu'il possédait encore.

Maria avait recueilli précieusement les objets dont se composait sa petite succession, elle les avait vendus pour pourvoir pendant quelque temps à sa modique existence; mais ses faibles ressources s'étaient épuisées, et il ne lui restait plus qu'une petite cassette renfermant de vieux parchemins que le comte avait recommandés à toute sa sollicitude, comme ce qu'il laissait de plus précieux sur la terre. Telle était la situation de cette fille, lorsque Coignard la vit, et parvint, à force d'empressement et d'adresse, à se rendre maître de son esprit encore honnête.

Sans ressource tous les deux, ils finirent par se confier l'un à l'autre l'extrémité de leur position, firent ensemble leur inventaire, et ne trouvèrent rien; et comme la nécessité pressait, ils convinrent de vendre à un juif, qui la convoitait depuis longtemps, la précieuse petite cassette; mais avant de la livrer, Coignard voulut en faire l'ouverture. Il vit que les parchemins qu'elle renfermait étaient les titres authentiques de noblesse du comte, et ses états de service. Aussitôt une idée s'empara de son esprit, et il comprit en un instant le parti qu'il pourrait tirer de cette importante découverte, dans un pays comme l'Espagne, où les titres de noblesse ont exercé de tout temps un prestige indestructible. Le lendemain, Maria et lui abandonnèrent la ville, sortaient de Catalogne pour se diriger vers l'Estramadure, et prenaient, pour ne les plus quitter, les noms de comte et de comtesse de Pontis de Sainte-Hélène.

Leurs débuts furent heureux. Coignard se fit présenter sous son nouveau nom à Mina, et fut admis par lui, comme officier, dans un des régiments sous ses ordres; il se distingua dans plusieurs affaires, et reçut, en récompense de son courage, les décorations des ordres d'Alcantara et de Saint-Wladimir.

Lors de l'invasion française en Espagne, Coignard, qui avait quitté, quelques mois auparavant, l'armée espagnole, se présenta au maréchal Soult, lui fit voir les états de service du comte de Sainte-Hélène, tant en Amérique qu'en Espagne, et lui demanda à entrer dans l'armée française. Le maréchal, séduit par le langage de cet homme, trompé par les papiers qu'il produisait, et pensant avec beaucoup de raison qu'il pourrait tirer d'utiles services d'un officier qui avait la connaissance approfondie du pays et de l'armée ennemie, le reçut avec une grande distinction et lui fit donner le grade de chef de bataillon. Dans cette nouvelle position, Coignard ne démentit pas; il se fit bien voir de ses chefs, et ne cessa de jouir, avec convenance, de la considération et des honneurs qu'on rendait au comte et à la comtesse de Sainte-Hélène.

Enfin arrivèrent les événements de 1814 et la première Restauration; Coignard en profita pour entrer en France avec Maria, pensant bien qu'au milieu des bouleversements qui allaient avoir lieu un homme comme lui devrait y trouver de nouveaux éléments de fortune et de réussite. On va voir qu'il ne se trompait pas. A peine arrivé à Paris son premier soin fut de demander au roi Louis XVIII une audience particulière. Il obtint cette audience, parla avec chaleur de sa famille et de ses ancêtres, peignit sous les couleurs les plus pathétiques les malheurs qu'il avait éprouvés, offrit son

bras et son sang à la famille des Bourbons, et demanda provisoirement un secours en argent, dont il avait le plus grand besoin. Le Roi le reçut avec effusion, lui dit qu'il était heureux de voir le dernier rejeton des comtes de Pontis de Sainte-Hélène, lui accorda tout ce qu'il demandait, et lui promit, pour toujours, sa haute protection. Louis XVIII, en homme d'esprit, ne craignait pas de se laisser conter par la suite la mystification dont il avait été l'objet; il avait vu que l'air de conviction et la chaleur, avec lesquels Coignard s'était exprimé avaient produit sur lui un grand effet; il ajoutait que tout le monde, à la cour, avait partagé son enthousiasme pour cet homme.

Les événements marchaient et la fortune de Coignard avec eux. Napoléon avait quitté l'île d'Elbe et s'avancait de succès en succès jusqu'à Paris. Le roi, hors d'état de lutter avec un si formidable ennemi, était allé une fois encore sur la terre d'exil. Il s'était réfugié à Gand, suivi seulement de quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs, auxquels s'était joint Coignard. Le malheur rendant confident, ceux qui vous entourent et qui semblent se dévouer à votre sort, aussi le nouveau comte de Sainte-Hélène s'insinua-t-il de plus en plus dans les bonnes grâces du roi et des personnes de sa cour. On le voyait partout aux côtés du monarque, il semblait se multiplier pour son service et vouloir reconnaître ainsi toutes les bontés dont il avait été l'objet. Son crédit augmentait chaque jour, et comme il était le plus malheureux des serviteurs du roi, celui sur lequel la fortune s'était jetée avec le plus d'acharnement, ayant été dépouillé de tous ses biens, on lui accordait pour lui et pour la comtesse, qui était restée à Paris, des secours et des gratifications de tous les instants, avec promesse de faire plus lorsqu'on serait parvenu à rentrer en France.

En effet, les Cent Jours s'écoulèrent; l'empereur, après sa dernière et magnifique campagne, quitta à jamais la terre de France. Les Bourbons rentrèrent escortés de tous leurs serviteurs, au nombre desquels était toujours le comte de Sainte-Hélène. A peine arrivé aux Tuileries, le nouveau roi fut entouré de courtisans et sollicitateurs de tous genres; et, comme il arrive ordinairement, les plus méritants, ceux qui avaient fait preuve d'un dévouement réel, furent les derniers à se présenter. Aussi, Coignard, qui était pressé de jour, ne se fit pas attendre; il vint des premiers réclamer l'accomplissement des promesses qu'il lui avaient sié faites, et accompagna sa demande de nouvelles et plus nombreuses protestations de dévouement.

La fortune lui sourit comme par le passé. D'après le désir formel du roi, le ministre de la guerre le nomma lieutenant-colonel de la 72^e légion, qui était la légion de la Seine, en garnison à Paris. Alors il prit grandement de sa nouvelle position, se monta une maison somptueuse, acheta des équipages, et se fit recevoir dans les meilleures sociétés; on lui présenta Maria Rosa, qui déployait plus que jamais le nom fastueux de comtesse de Sainte-Hélène. Sa faveur augmentait avec son audace; on le nomma membre de la légion d'honneur, officier, puis chevalier de Saint-Louis; et les personnes bien informées affirmèrent qu'il fut sur le point d'être nommé aide-de-camp du duc d'Angoulême. Les journaux ministériels de l'époque, qui requèrent ordre d'entretenir le moins possible le public de cette affaire, ne firent point mention de cette dernière circonstance; qui ne saurait nuire en rien au prince dont on s'est toujours plu à louer le caractère bon et compatissant. On sait avec quelle adresse Coignard était parvenu à exciter et à entretenir la pitié de ses augustes protecteurs.

On ne peut dire jusqu'où la fortune de cet homme hardi se serait élevée, si une circonstance fortuite ne l'avait arrêté au milieu de ses succès et de ses infamies; car, depuis qu'il était à Paris, pour parvenir à soutenir son luxe et ses folles dépenses, il avait établi un atelier de vols et de crimes au milieu de ses salons et de ses lambris dorés. Un jour que, par une belle journée du mois de mai 1818, il assistait à une revue sur la place Vendôme, il fut reconnu, au milieu d'un nombreux et brillant état-major, par un forçat libéré, nommé Darius, qui avait été son camarade de chiourme, et qui était sorti depuis peu de Toulon, où il avait subi une condamnation de vingt ans pour un crime de faux. Dans le premier moment, Darius ne put en croire ses yeux; il le regarda tout le temps de la revue, et le reconnut enfin d'une manière certaine, à un tic de nerveux qu'il avait toujours conservé depuis; dès lors, il ne le perdit pas de vue un seul instant; le suivit jusqu'à son domicile, où il l'entraîna quelques moments après lui et se fit annoncer. Un domestique l'introduisit au milieu des appartements somptueux; et lorsqu'ils furent en présence.

— Me remets-tu, dit-il, je suis Darius, ton ancien camarade de chaîne. Je ne te veux pas de mal, je suis incapable de te vendre; mais tu es riche, je suis malheureux, viens à mon secours; et tu pourras compter sur ma discrétion et ma reconnaissance.

A continuer.